

Martine ACERRA et Bernard MICHON (dir.), *Horizons atlantiques – villes, négoce, pouvoirs*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, 470 p.

Historien de Nantes pour la période moderne, spécialiste des institutions municipales et des villes portuaires de la façade atlantique, Guy Saupin a terminé sa longue carrière à l'université de Nantes en dirigeant également un master professionnalisant sur la valorisation des nouveaux patrimoines. Il était donc normal de retrouver dans le volume de « mélanges » qui lui a été offert à l'occasion de son départ d'activité tous les thèmes qui lui sont chers.

Cet ouvrage s'ouvre, d'une manière un peu abrupte et sans préliminaire, par la bibliographie imposante de Guy Saupin, dans laquelle il existe néanmoins quelques manques, comme le colloque Gérard Mellier qu'il a organisé avec la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique et auquel il a contribué. Vient ensuite l'introduction, sous les plumes de Martine Acerra et Bernard Michon, résumant la carrière de celui qui a été un professeur emblématique de l'université nantaise.

Les quarante-huit contributions rédigées par ses collègues, pour certains anciens étudiants, sont organisées en cinq grandes parties : « Villes, pouvoirs et dominations sociales » ; « Être et faire, sociétés atlantiques » ; « Circuler dans le monde atlantique et ses périphéries » ; « Territoires, dynamiques économiques et financières » ; « Figures et discours des patrimoines ». Dans cet ensemble, la moitié des articles concernent la Bretagne historique, directement ou indirectement, et particulièrement le comté nantais, pour treize d'entre eux ; ils sont pour la plupart assez courts (de cinq à dix pages en moyenne). C'est à eux que nous consacrons ce compte rendu.

La première partie de l'ouvrage concerne l'« histoire sociale du politique », matière de la thèse de Guy Saupin. Les trois contributions qui nous sont proposées abordent des sujets limités mais intéressants : les rapports de la communauté acadienne au XVIII^e siècle, entre pays d'origine et pays d'accueil, ce dernier nous rapportant notamment aux installations de Belle-Île et de Nantes (Christophe Cérino) ; la révolte survenue à Rennes en 1702 à l'occasion de la saisie de fûts de cidre, un épisode témoin de la contestation fiscale à mi-chemin entre la révolte du papier timbré et les oppositions parlementaires de la fin du siècle, qui met aussi en évidence l'existence de dossiers d'archives qu'il reste à découvrir et à exploiter (Gauthier Aubert) ; enfin la brève monographie de Jean Peres-Duvivier, un négociant nantais qui accède à la jurade de Bordeaux au milieu du XVIII^e siècle, ou comment les élites s'échangent entre métropoles commerçantes, un prisme par lequel on approche les réalités politiques locales et le processus d'accès au pouvoir (Laurent Coste).

Plus conséquentes, en nombre notamment, sont les contributions de la deuxième partie consacrée aux sociétés atlantiques. Il revenait naturellement à André Lespagnol de parler de Saint-Malo, précisément de la rivalité entre Malouins et Nantais sous l'Ancien Régime. Nantes et Saint-Malo, deux villes corsaires et de négriers, à la taille et à l'organisation urbaine inégales, mais deux « pôles capitalistes » qui se livrent

sous l'Ancien Régime une concurrence acharnée, sur le double plan du commerce d'Espagne et des Indes. C'est ainsi une lutte permanente entre les deux ports, où l'un et l'autre gagnent chacun son tour. Mais cette rivalité est relative, puisqu'une inévitable collaboration s'établit parfois dans des domaines particuliers, comme la participation à la traite ou l'écoulement du produit de la pêche morutière, grâce notamment aux relations humaines que nouent les milieux négociants. Ce que l'auteur résume par le terme un peu barbare de « coopétition ».

Trois contributions traitent de groupes sociaux liés au commerce maritime et atlantique. Bernard Michon a exploité un *corpus* de minutes notariales pour montrer comment marchands et négociants sont formés, outre la voie de la navigation, par la mise en apprentissage, ce que l'on nomme le comptoir. C'est chez des marchands de draps et de soies (le premier des six corps marchands), quelquefois épiciers et droguistes ou encore banquiers, que les futures élites du commerce font leurs premières armes, surtout dans des places du nord du royaume (Rouen) ou de l'Europe (Amsterdam) plus qu'en péninsule ibérique (Bilbao), et parfois directement aux Antilles ou en Guinée, principales destinations des navires nantais. Quant au recrutement des apprentis, outre les jeunes Nantais, il se fait sur le cours supérieur de la Loire (Orléans) ou en Bas-Poitou. Murielle Bouyer a puisé dans la matière de sa thèse pour évoquer la vie des mousses de la marine de commerce au XVIII^e siècle. Des 450 à 500 enfants concernés (on est mousse entre 8 et 16 ans), elle brosse à partir de sources essentiellement officielles le tableau d'une vie rude, celui de marins en devenir, qui effectuent des tâches peu valorisantes et à peine payées, dont seulement un quart passe le cap de l'apprentissage pour embrasser la carrière ; il s'agit avant tout « d'apprendre à survivre ». Erik Noël revient sur son sujet de recherche de prédilection, la présence de gens de couleur dans le royaume, là où le statut d'esclave est banni. C'est l'occasion d'évoquer les affaires judiciaires et juridiques qui ont marqué l'Ancien Régime, à commencer par le mémoire de Gérard Mellier qui, au début du XVIII^e siècle, a remis en cause l'état du droit au motif de la protection de l'économie et du commerce.

Si l'article d'Éric Saunier peut être associé à la Bretagne, c'est qu'il évoque le procès de Carrier par la voix d'un mercier havrais, Toussaint Bonraisin, qui consacre une centaine de pages à cet épisode sur les 4 000 pages de ses mémoires. Une charge à la fonction cathartique d'abord, traduction de sa peur de la Terreur, qui laisse place ensuite à une lecture critique de l'action des Thermidoriens, une façon d'accepter un régime né de la Révolution qu'il a refusée.

Enfin, le clin d'œil de Caroline Le Mao à Guy Saupin ferait simplement sourire s'il ne s'agissait pas de la trajectoire née du commerce et de la guerre d'un homme à la charnière des XVII^e et XVIII^e siècles : le brestois François Saupin. Fils d'un tonnelier, il commence à travailler pour la Marine comme fournisseur de bois, amasse petit à petit une fortune considérable qui lui permet d'acquérir une charge de secrétaire du roi et d'être anobli. Loin de s'y arrêter, il se lance dans la guerre de course, dans la construction navale, devient directeur de la Compagnie de l'Asciente intéressée dans

la traite des Noirs. Une carrière à rapprocher par exemple de celle du Nantais Joachim Descazeaux du Hallay.

La troisième partie est consacrée à la circulation dans le monde atlantique. Michel Bochaca nous fait découvrir un portulan de la première moitié du xv^e siècle, compilation d'instructions nautiques réalisée par le Vénitien Michel de Rhodes : la description des routes maritimes vers l'Andalousie et la Flandre permet de tracer une cartographie des côtes atlantiques et de la Manche, qui n'est pas sans évoquer le *Grand routier* de Garcie Ferrande, récemment édité. Deux contributions nous emmènent trois siècles plus tard, avec les échanges permanents et réciproques de navires entre Nantes et Marseille, quand la Bretagne exporte son blé vers l'Italie et le Levant et que Nantes y diffuse les denrées coloniales et les productions locales au milieu du xviii^e siècle, même si ce trafic reste somme toute marginal (Gilbert Buti) ; Silvia Marzagalli analyse un registre de perception des droits dus à l'amiral de France pour, dans le cadre de la base Navicorpus, faire la photographie de la navigation de Nantes à la veille de la Révolution : elle dénombre 1 400 sorties de navires dont les destinations sont majoritairement des ports de la façade atlantique. Enfin, Sylviane Llinares commente le journal de navigation de la frégate *l'Insurgente*, qui effectue le voyage de Lorient à Cayenne en 1798, dans le contexte de la « quasi-guerre » entre France et États-Unis.

La quatrième partie entend regrouper des articles concernant les territoires et les dynamiques économiques et financières, ce qui conduit à une certaine disparité des sujets abordés. Philippe Jarnoux revient sur la construction navale en Bretagne au xvii^e siècle, à partir d'une enquête menée en 1664 sur le dénombrement des navires de la province. Sur les 705 bâtiments de plus de dix tonneaux, l'écrasante majorité est constituée d'une flotte locale dont 37 % a été construite en Bretagne même, principalement dans les quatre grands pôles maritimes : la basse-Loire, le golfe du Morbihan, Brest et Saint-Malo ; mais cet état permet seulement d'établir une cartographie hors de toute réalité économique. Les Antilles occupent une place de choix dans cette thématique, avec d'abord la place de la communauté portugaise de Nantes dans le commerce colonial au xvii^e siècle, place réduite par leur préférence pour le commerce ibérique et la contestation de leur activité par les négociants nantais (Éric Roulet). C'est ensuite la question du financement des armements antillais dans la seconde moitié du xvii^e siècle qui est présenté par Marion Tanguy. Elle montre comment les armateurs nantais, associant souvent milieu familial et milieu d'affaires (treize familles dominant alors le commerce atlantique), pratiquent les sociétés quirataires, alliant investissement de capitaux avec un moindre recours au prêt et propriété d'une portion de navire. C'est enfin la place des Malouins, toujours à la fin du xvii^e siècle, qui est évoquée par Philippe Hrodej dans un article qui fourmille d'exemples de navires et de voyages atlantiques, montrant le rôle limité de négociants qui préférèrent la course et le commerce interlope vers la Tortue et Saint-Domingue.

Saint-Domingue dont nous parle également Natacha Bonnet-Guilbaud en abordant la gestion à distance des plantations sucrières et caféières. En effet, on sait que les Nantais

ne séjournent qu'épisodiquement aux Antilles et qu'ils doivent confier l'administration de leurs biens à des procureurs et gérants dont le choix s'avère crucial pour la bonne marche des affaires. L'auteur montre l'inégalité des situations entre habitations et la hiérarchie qui se crée dans la communauté des « petits-blancs ». On suit, dans la contribution d'Olivier Grenouilleau, l'évolution familiale des Guillet de La Brosse en une monographie qui court de leurs origines vannetaises au capitaine d'industrie de la fin du ^{xx}^e siècle, maître d'un chantier naval nantais de première importance, en passant par leur ascension sociale et économique à Nantes sous l'Ancien Régime consacrée par l'achat d'une charge de conseiller secrétaire du roi en 1786 et leur rebond au lendemain de la Révolution avec l'exercice de charges publiques et électives et l'acquisition de vastes domaines fonciers.

Cette quatrième partie du volume contient également un article de Gérard Le Bouëdec qui tente de faire le lien entre l'agriculture et la mer, du ^{xvii}^e au ^{xix}^e siècle. C'est un sujet vaste abordé d'une manière synthétique, allant de l'apport du littoral à la culture des terres (amendement par le sable et engrais par le goémon) à la culture des primeurs, la pluriactivité des populations côtières, le rôle du commerce dans le développement du vignoble nantais ou l'exportation des céréales du Vannetais au ^{xviii}^e siècle. En réalité, le thème d'un congrès...

Enfin, il appartenait aux auteurs de souligner le rôle de Guy Saupin dans l'animation de son équipe universitaire autour des nouveaux patrimoines, thème de la cinquième et dernière partie du volume. Pas d'étonnement donc à y trouver des sujets tout à fait disparates, mais tous liés par la démarche qui a conduit à l'édification de tel ou tel monument, à l'organisation de tel événement, à la mise au point de tel matériel. Hélène Rousteau-Chambon fait le portrait du négociant nantais Charles Trochon à partir de son hôtel du quai de la Fosse, édifié au milieu du ^{xviii}^e siècle par l'architecte Pierre Rousseau sur des modèles à la fois nantais et parisien. Même démarche pour Yann Lignereux à propos de la colonne Louis XVI à Nantes, voulu comme hommage au « roi méritant » en 1788 à l'initiative de la compagnie des architectes et achevée quelque trente ans et une Révolution plus tard, en 1823. L'initiative privée, on la retrouve avec l'exposition commerciale et industrielle de Nantes en 1886, due à la Société de géographie commerciale, relayée par la toute nouvelle Société des amis des arts qui complète la manifestation par une exposition d'art contemporain, comblant ainsi une lacune nantaise, l'absence de salon (Thomas Renard). Enfin, pour finir sur un *tutti* d'accords musicaux, il revenait à Pierre Legal de rappeler le rôle primordial de Louis Debierre dans la facture d'orgue, et la mise au point à la fin du ^{xix}^e siècle, doublement brevetée, d'un orgue portatif susceptible d'étendre la diffusion de ce type d'instrument, jusqu'à la cathédrale de Cayenne en 1965, le dernier de la centaine de portatifs produits par la manufacture.

Les « mélanges Saupin » constituent ainsi, malgré la brièveté des contributions (mais c'est le genre qui le veut), une somme considérable d'informations sur les

sujets qui ont passionné le professeur émérite et suscité tant de travaux de recherche. Bien entendu, si ce compte rendu se borne à la Bretagne historique, il ne faudrait pas oublier les vingt-quatre autres contributions qui permettent d'établir des liens et comparaisons avec l'histoire du royaume qui est, très largement, atlantique.

Jean-François CARAËS

Christian KERMOAL, *Julienne Gourvil, une domestique de campagne face à ses maîtres. Fait divers et déchéance sociale au XVIII^e siècle*, Pabu, À l'ombre des mots, 2019, 273 p.

Christian Kermoal est un fin connaisseur du monde rural breton d'Ancien Régime. Qui plus est quand il s'agit du Trégor auquel il a déjà consacré nombre de recherches et de travaux. La jeune maison d'édition À l'ombre des mots a déjà traité par l'approche biographique le quotidien des populations bretonnes pendant la Première Guerre mondiale et voici qu'elle propose dans une nouvelle collection « d'histoire localisée » un regard micro-historique sur les campagnes bretonnes qui s'ouvre par un simple fait divers, à la fois banal et tragique. À Ploubezre, en 1754, une jeune servante, Julienne Gourvil, engrossée par le fils de son maître, Yves Lucas, veut imposer à celui-ci l'entretien du nouveau-né qu'elle dépose chez lui pendant la messe dominicale. L'affaire pourrait en rester là et nous n'en aurions peut-être jamais rien su. Mais Yves Lucas, refusant cet enfant qui salirait définitivement la réputation de sa famille, tente de rejeter la charge financière sur le général de la paroisse, qui engage un recours jusqu'au parlement et le gagne. C'est cette procédure qui a noirci des centaines de pages qui permet à C. Kermoal de reconstituer par le menu les réalités d'une micro-société locale du milieu du XVIII^e siècle.

L'intérêt de l'ouvrage ne tient pas tant au fait divers, à l'affaire – hélas presque anecdotique – qu'il révèle qu'à la reconstitution qu'elle permet puisqu'on entre ici dans la profondeur – intime parfois – des vies paysannes. Praticien régulier des archives villageoises, Christian Kermoal présente d'abord les lieux puis les personnages impliqués, avant de décrire l'affaire sociale et juridique et ses sombres conséquences.

La première partie de l'ouvrage offre une reconstitution fine des espaces. De l'ensemble trégorrois, l'auteur passe par un jeu de rapprochements successifs à la paroisse de Ploubezre puis au convenant Kerellou, la ferme des Lucas où Julienne Gourvil fut servante. L'objet est alors de saisir et de présenter les cadres spatiaux qui structurent le quotidien des habitants. Un diocèse de 144 paroisses et environ 150 000 habitants, dont 87 % de ruraux qui vivent surtout de l'agriculture et d'une intense production de lin alimentant les fabriques toilières des diocèses voisins. Des seigneurs rarement présents pour les plus grands d'entre eux mais une petite noblesse nombreuse, des petits ports sans grand dynamisme et une grande route royale qui,